

Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KAHN)

—Pauvres bêtes! pauvres bêtes! s'écria Morton.

Il prit son mouchoir, le roula dans la rosée et l'attacha sur ses lèvres et sur ses narines. Puis, il entra résolument dans l'épais nuage de fumée.

La porte des écuries était restée entrouverte; deux palefreniers s'échappèrent au moment où il y parvint.

—N'essayez pas d'entrer, lui crièrent-ils au passage; les bêtes sont affolées et l'air est mortel.

Morton poursuivit sa route. Il entra, ouvrant un poignard de chasse. La flamme avait pénétré déjà dans l'écurie. Les chevaux, fous de peur, tremblaient sur leurs jambes, hennissaient à mort, se massacrèrent contre les bas-flancs et les mangeoires dans leur impuissance à fuir. Dans la première stable, un magnifique étalon gémissait comme une femme, tirant sur sa corde, tendue comme la corde d'un arc.

Morton en approcha au risque de se faire tuer, et la bête se pelotonna contre la cloison, pleurant tous les jours. Le petit homme trancha d'un coup son lien et lui donna sur le museau un coup de poing qui le fit mugir de douleur. Elle recula, renifla l'air par la porte ouverte, et s'enfuit dans un galop désespéré.

L'écurie contenait sept chevaux, tous plus beaux les uns que les autres. Il les délivra tous les sept, et lorsque le dernier s'échappa, sauvé d'une mort cruelle, la flamme pénétra de toutes parts, transformant l'édifice en un effroyable brasier, et laissa à l'homme le temps à peine de gagner le seuil. Morton y tomba, presque asphyxié.

Les palefreniers, admirant le courage qu'ils n'avaient pas eu l'envie de lui, le laissèrent tomber dans un évanouissement des flammes, qui avaient tout envahi. Ils le soignèrent, lui firent avaler de l'eau-de-vie, lui firent reprendre connaissance. Et Morton demeura là longtemps, noyé par la fumée, la transpiration inondant son corps entier.

Ces hommes causaient, maintenant que le péril était passé.

—Le seigneur vous sera reconnaissant, monsieur. Il aime Black-Boy; c'est le meilleur cheval de chasse du comté.

—Une bête qu'il n'aurait pas donné pour beaucoup d'argent.

—Le diable soit de votre maître et de votre Black-Boy! Donnez-moi de l'eau-de-vie.

—Et le petit bai, monsieur? C'est le cheval de selle de miss Gladys; M. Tangye ne s'en serait pas défait pour tout l'or du monde.

—Assez de bavardages. Aidez-

moi à me relever, et que quelqu'un me conduise jusqu'à l'auberge... Comment diable s'appelle-t-elle? Ah! la Tête-de-Sarrasin. J'oublie à moitié.

Au moment où il se mettait en marche, les toits du Prieuré s'effondrèrent avec un bruit puissant, jetant au ciel, que colorait l'aube naissante, le feu d'artifice de milliards et de milliards d'étincelles.

Morton se mit au lit, complètement harassé. Les gens qui l'avaient accompagné demeuraient dans la salle basse, racontant à qui voulait l'entendre son exploit, vantant son héroïsme devant un auditoire facilement impressionnable et dont le cœur battait d'enthousiasme pour l'homme téméraire au point de risquer sa vie pour sauver des chevaux.

Malgré le bruit qui se fit toute la matinée au rez-de-chaussée de l'auberge, Morton dormit d'une traite jusqu'à midi, heure à laquelle il descendit et demanda à déjeuner.

Dans la salle basse, des hommes, noirs, encore des travaux le la nuit, étaient assis, autour d'une table et regardaient curieusement quelque chose en émettant de nombreuses réflexions. L'aubergiste s'approcha. Il vit un riche coffret dont la glace était brisée et dont les panneaux étaient disjointes. A l'intérieur se voyaient encore de petites masses aux reflets blancs et métalliques. Morton sentit un brouillard glacial descendre sur ses yeux.

—C'est William Porter, expliquait un des curieux, qui l'a sauvé du saut la nuit dernière.

—Qu'est-ce que c'est, monsieur? dit un autre. De l'argent, peut-être?

Morton ne put répondre que par un geste vague. Il avait reconnu les spécimens de minerai de platine que Robert Tangye lui volait, six ans auparavant, après l'avoir assassiné.

Mais soudain un grand remuement se produisit dans la salle, tandis que des voix confuses murmuraient:

—Il est là... le squire est arrivé... le pauvre homme!

La foule s'ouvrit, et Robert Tangye s'avancé, pâle, abattu, vuide, la même expression sur les traits que le jour où il avait dit, malgré son orzuel: "Ma chance est morte."

L'aubergiste vint au-devant de lui, saluant humblement.

—Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir, monsieur; le village entier est venu au secours; mais le feu a été plus fort que nous.

Il se produisit un remous dans

l'assistance et Morton fut poussé au premier rang.

—C'est celui qui a sauvé les chevaux! dirent ensemble une douzaine de voix.

Tangye avança la main.

—Vous m'avez rendu un grand service, monsieur. Comment pourrais-je vous remercier?

—Ne me remerciez pas, je n'ai songé qu'aux malheureuses bêtes, et point du tout à vous. Mais voyez donc. Ces hommes ont retiré du brasier des objets bien originaux. Ils me demandaient ce que pouvait bien être ces morceaux de métal. Je n'ai pas pu leur répondre.

—De simples curiosités, murmura Tangye.

—Avez une histoire, sans doute. J'aurais été heureux de l'entendre. Mais je n'étais venu ici que pour quelques jours, et l'incendie m'a mis en l'égare. Je repartirai aujourd'hui même. Au revoir, monsieur.

—Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés, monsieur? dit Morton.

—Une fois, au moins, à l'occasion d'un léger accident de voiture.

—Je vous suis donc doublement reconnaissant.

—Voulez-vous me donner un gazec de cette reconnaissance?

—Certainement.

—Ceci.

Et sans attendre la réponse, le petit homme saisit un des morceaux de platine et le mit dans sa poche. Puis il salua et partit.

Robert Tangye, instinctivement, mit la main sur sa poitrine, et s'assura que sa cotte de mailles était bien là.

—Pourquoi faisait-il ce geste, à ce moment?

LA TASSE DE THE DE BEN

FERNYHOUGH.

Jocelyn Barnard prenait une tasse de thé avec l'excellent homme dont il espérait un jour devenir le gendre. Il revenait de chez Guy Chesters et ne s'était pas senti le courage de refuser l'offre cordiale qui avait accueilli son arrivée. Les deux jeunes filles étaient absentes du loisir.

Face à face, leurs tasses entre eux et le pot de faïence fumant doucement, les deux hommes restèrent quelque temps sans parler, plongés dans une rêverie intime et délicate qui devait naturellement appeler la paix complète du "home". Ils ne remuaient que pour avaler de temps à autre de longues gorgées du breuvage brûlant.

—Monsieur Barnard! dit tout à coup Ben.

L'étudiant sursauta.

—Barnard! je songeais... je n'étais pas ici.

—Moi non plus, répondit le vieil homme en caressant une chatte qui s'était nichée sur ses genoux pour éviter les brutales familiarités de Rose. Je songeais aussi. Vous savez que M. Morton a été assez bon pour s'occuper de me trouver une place dans la Cité.

—Oui... Mlle Marion me l'a dit. Du moins, je me trompe; c'est Mlle Monica. Sa sœur n'a pas daigné m'adresser la parole tout le long de la semaine dernière.

—Ah!... et pour quelle raison?

—Mon Dieu, monsieur, vous me rendiez bien service en me l'apprenant.

—C'est étrange.

Ben se remit à caresser sa chatte, pensif.

Jocelyn resta silencieux quelques instants, puis il dit, sur le ton d'un assez grande timidité:

—Vous savez, monsieur Fernyough, que je... que je m'intéresse à Mlle Marion?

—Je le sais. Et pourquoi ne le dirais-je pas tout de suite? J'en suis heureux et fier. Vous aurez de votre part une brave petite femme. Ne la pressez pas; laissez venir les choses. C'est la même nature que sa mère, et j'ai attendu sa mère trois ans.

L'étudiant souriait.

—Encore une tasse de thé? Barnard accepta. Il n'aurait rien refusé à Fernyough, à cette heure, et même si son existence avait été en jeu.

—Donc, continua le vieil employé il faut que je vous parle. Vous avez la tête calme et une façon d'envisager les choses que j'ai toujours admirée. Je désire vous demander un conseil. Cela ne vous contrarie pas, n'est-il pas vrai?

—En aucune façon.

—Très bien. C'est, monsieur Barnard (et Ben se leva pour aller chercher une boîte de cigarettes), c'est au sujet de cette place que m'a procurée M. Morton. Il paraît être très influent dans la Cité. On m'a pris séance tenant, à sa prière, et je n'ai pas eu même à discuter les émoluments. Ne trouvez-vous pas étrange, monsieur

Barnard, qu'un homme aussi riche habite notre petite maison de Quetta Street?

Jocelyn alluma sa pipe d'une main ferme.

—C'est un homme qui a besoin de tranquillité, dit-il.

—Un homme qui a beaucoup d'argent peut vivre tranquille pendant quelque part s'y promener tout le long du jour. Et savez-vous ce que j'ai découvert? C'est que la maison Watson et Watson a fait dernièrement une affaire pour lui. De combien penseriez-vous? D'un million et demi de livres sterling simplement.

—C'est joli, dit négligemment Barnard.

—Et savez-vous à quoi ce million et demi de livres sterling a été employé? poursuivit Fernyough en baissant la voix.

—Non.

A acheter cinq cent mille actions de l'Oural, monsieur Barnard. La chose a eu lieu la semaine dernière, et la baisse qui s'en est suivie a été tellement brutale qu'à l'heure actuelle on pourrait avoir de ce papier pour quelques schillings.

Jocelyn Barnard regardait dans le feu. Coraline chantait; la chatte ronronnait. Rose ronflait sur le tapis. Les deux hommes s'étaient remis à songer profondément.

Le capital ordinaire des platines n'est que de trois quarts de millions, continua Ben, et M. Morton tient la compagnie dans sa main. Mais se n'est pas tout, monsieur Barnard. Barnard attendait patiemment la suite.

—M. Malcolm Watson, qui est le principal associé de ma nouvelle maison, m'a parlé aujourd'hui de M. Morton. Savez-vous ce qu'il en pense?

—Non.

—Il croit que c'est moi qui l'ai engagé à spéculer sur les Tangye, ce qui est pour cette cause qu'on n'a comblé de l'Oural et que Morton a tenu à me voir placé rapidement. Je vous donne ma parole qu'il n'y a pas dans tout ceci un seul détail; mais je me demande si je n'en instruirai pas M. Morton. Barnard tressaillit.

—A votre place, dit-il, je crois que je m'y précipiterais. M. Morton peut se tromper. Et, somme toute, il vient de vous rendre service.

—Peut-être avez-vous raison. Je n'aimerais pas toutefois, je pense que j'ai pu manquer de fidélité à M. Tangye. Et puisque nous en parlons, connaissez-vous la nouvelle?

—Quelle nouvelle?

—Sa maison d'Haltington a brûlé la nuit dernière, des caves au comble. C'est dans l'Echo de ce soir. Il n'y a pas d'accidents de personnes. Un homme assez âgé — à ce qu'il semble — a même sauvé les chevaux au risque de sa vie. Mais tout est brisé. Ce pauvre M. Tangye n'a pas de chance depuis quelque temps. Sa fille Gladys, d'abord, qui meurt assassinée sans que personne puisse savoir pourquoi; le crédit de sa Compagnie compromis; l'incendie maintenant...

—C'est vrai, répondit laconiquement Barnard.

Mais Fernyough s'arrêta subitement. La porte s'était ouverte, et Morton venait d'apparaître. Il avait tourné le bouton de porte avec sa main gauche; la droite était enveloppée de linges.

—Bonjour, monsieur Fernyough; bonjour, dit-il, avec son calme habituel. Me voici de retour comme vous voyez. Puis-je déranger une de vos jeunes filles pour avoir de quoi luncher?

—Certainement... certainement, monsieur Morton, bégaya le vieux Ben. Je vais avertir Monica qui est allée passer quelques instants chez une voisine. Nous ne vous attendions pas aussi tôt...

1200 New York Doctors Fighting Poison Gas.

Do you know that you folks at home as well as the brave boys "over there" are menaced by "poison gas"—the insidious kind that steals away health and the joy of living, in the perpetually recurring disturbances resulting from a gassy, sour stomach.

1200 New York physicians regularly prescribe JOHN'S DIGESTIVE TABLETS as the most perfect form of relief known for these stomach disorders. The TABLETS are highly beneficial for gastric and intestinal indigestion, heartburn, acid or sour stomach, flatulence and gastric catarrh. They are so valuable that poison gas which is the basis of most stomach ailments, as well as banish bad breath which usually heralds that gas-filled stomach.

Get the TABLETS at your drug store. They insure quick, lasting relief by taking three to six dissolved in a glass of water or chewed before swallowing. Have JOHN'S DIGESTIVE TABLETS handy in the dining room for chronic cases of gastric or intestinal indigestion—as one or two TABLETS should be taken before each meal.

L. D. JOHNS CO., 1123 Broadway, New York City

Il sortit, laissant seuls Morton et Barnard.

—Eh bien! cher monsieur, comment vous êtes-vous porté pendant ces deux jours? demanda l'étudiant.

—Fort bien, répondit laconiquement Morton.

—Pas d'inquiétudes? Pas de symptômes?

—Pas à ma connaissance.

Barnard désigna la main bandée.

—Vous êtes allé à la guerre, tout au moins!

—Oh! une bagatelle. Je viens de la campagne, et j'y ai vu un bel incendie, si de telles horreurs peuvent être appelées belles. J'ai même fait des sauvetages.

—Ah!

—Oui, de malheureuses bêtes. Des chevaux qui allaient être grillés, ou tout au moins asphyxiés par la fumée. J'ai laissé là quelques centimètres carrés de ma peau.

Le petit vieillard se dirigeait vers la porte.

—Bonne nuit, monsieur Barnard. Voulez-vous avoir l'obligeance de dire à Mlle Monica de ne pas trop bourrer mes tartines? Merci mille fois.

L'étudiant en médecine demeura seul, et à peu près anéanti. Des pensées incohérentes se battaient sous son crâne, et il ne parvenait pas à en débrouiller l'écheveau. Morton était allé à la campagne, à Haltington. La maison de Robert Tangye avait brûlé la nuit même de son arrivée. Quelqu'un avait sauvé des chevaux en péril de mort dans l'écurie. Morton avait été l'auteur de ce haut fait. Il avait risqué sa vie pour rendre service à son ennemi mortel. Il revenait avec une blessure légère, à la vérité, mais il aurait pu ne pas revenir du tout.

MERITE D'ETRE TRADUIT.

"Encore un Fils de Fermier." Nouvelle-Orléans, 21 juin, 1919. A l'éditeur du Times-Picayune: Regardez le tableau de l'humble demeure rurale, et à celui de la famille du héros York. Le "Héros York" Bien plus encore sa mère, démontre une fois de plus, la justesse de mon observation si souvent répétée, que l'homme superlativement grand. N'est pas toujours le fils qu'on sort sur une assiette à la mode. Si vous croyez que je vous fait un compliment, madame, prenez le comme tel, moi, un fils de la ville. —Victorin Dejan.

A VENDRE AUX BUREAUX DE L'ABELLE "MANDEVILLE"

Précis historique — avec photographures, par un Créole-Charact. \$1.50.

Bottin des Sociétés Françaises

Local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

La Société de 14 Juillet, Incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons.) Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bildstein; Premier Vice-Président, Charles D. Foucher; Deuxième Vice-Président, H. Dabozies; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le second vendredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labourdelle; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darrivière; Secrétaire aux minutes, A. Dasté; Secrétaire aux finances, H. J. Mathé. Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société.

L'Alliance Franco-Louisianaise, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Feuyer; Secrétaire, André Lafargue. 407 Rue Carondelet. Local des réunions à l'Union Française, 928 Rue de Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 8 heures p. m.

Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darrivière; Trésorier, Mlle Amélie Pujol; Secrétaire, Mlle M. Despaur. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 16 avril, 1891. Officiers: M. le Consul de France du Président, Banque Ibernia. J. P. Preat; Vice-Président, F. Landouzy; Secrétaire, J. Serio; Trésorier, 1884. Officiers: Président, John Rier, A. Gaillard. Local social: Bordas; Vice-Président, N. Charouchez; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois, de la société.

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1843. Local de la société, 1820 Ste. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildstein; Secrétaire, A. J. Bonemer; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème Jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 928 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles.) Officiers: Président, Emile J. Feuyer; Vice-Président, F. Surmerly; Secrétaire, René F. Clerc. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société des Bouchers, organisée en 1866, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Dumestre; Vice-Président, Maurice Carabonne; Secrétaire, Paul Vandenberghe. Séances le 1er Jeudi de chaque mois, chez Landumy & Cie, 412 Rue des Remparts.

Société d'Assistance et de Bienfaisance Mutuelle de St. Maurice, organisée le 29 janvier 1874. (Fête anniversaire le 22 septembre.) Officiers: Président, Emile J. Naudon; Premier Vice-Président, Mataca Ruter; Deuxième Vice-Président, J. P. Bouvier; Secrétaire, Nemours H. Nunez, Jr. Réunions générales le dernier Jeudi de chaque mois. Salle de réunions au coin des rues Chartres et Charbonnet.

L'Athlétique Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Président, Bussière Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président, Charles F. Claiborne; Secrétaire, Lionel C. Durel; Assistant-Secrétaire, André Lafargue. Jours de réunions fixes par le comité: local des réunions aux bureaux du Président, Banque Ibernia.

La Société Protectrice des Laitiers, organisée en 1879. Incorporée en 1884. Officiers: Président, John Rier, A. Gaillard. Local social: Bordas; Vice-Président, N. Charouchez; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois, de la société.

Hold-Tight
2 for 25¢
WHITE OR GRAY 25 SHAPE
CAP OF FRINGE SHAPED
HAIR NETS ADOLPH KLAR
221-4th AVENUE NEW YORK
HOLD-TIGHT HAIR NETS 10 A PACKAGE HOLD-TIGHT NETS WITH ELASTIC 10¢ EACH

"Hold-tight" hair nets enjoy an enviable national reputation and the friendship of millions of women— "Hold-tight" hair nets are made of the finest real human hair. All shades. EVERY "HOLD-TIGHT" HAIR NET GUARANTEED OR MONEY REFUNDED. ORDER AT YOUR FAVORITE STORE. IF THEY CANNOT SUPPLY YOU, WRITE US. STATE COLOR AND SHAPE.

"BLUE BONNETS" The Aristocrat of New Fabrics.
The exquisite quality of this new cloth is only equalled by its practical utility. Transcendently beautiful, yet firm, full bodied and wonderfully durable. Wears without wrinkling. Remains clean, lustrous, beautiful. Absolutely dye fast. Especially suitable for all manner of costumes in or out of doors. Also for draperies and furniture coverings. In a broad range of patterns and colorings.
If your dealer doesn't carry "Blue Bonnets" send us this ad with name of dealer and we will send him samples and notify him of your request.
LESHER WHITMAN & CO., INC., 681 Broadway, N. Y.

WRIGLEYS

All three brands sealed in air-tight packages. Easy to find— It is on sale everywhere.

Look for, ask for, be sure to set **WRIGLEYS** The Greatest Name In Goody-Land

WRIGLEYS SPEARMINT
THE PERFECT GUM
MINTS IN PERFECT FLAVOR

WRIGLEYS DOUBLEMINT
CHEWING GUM
PEPPERMINT

WRIGLEYS JUICY FRUIT
THE PERFECT GUM
MINTS IN PERFECT FLAVOR

The Flavor Lasts



The Picked Army of the Telephone

The whole telephone-using public is interested in the army of telephone employees—what kind of people are they, how are they selected and trained, how are they housed and equipped, and are they well paid and loyal.

Workrooms are healthful and attractive, every possible mechanical device being provided to promote efficiency, speed and comfort.

Good wages, an opportunity for advancement and prompt recognition of merit are the rule throughout the Bell System.

Ten billion messages a year are handled by the organization of the Bell System, and the task is entrusted to an army of 200,000 loyal men and women.

No one of these messages can be put through by an individual employee. In every case there must be the complete telephone machine or system in working order, with every manager, engineer, clerk, operator, lineman and installer co-operating with one another and with the public.

The Bell System has attracted the brightest, most capable people for each branch of work. The training is thorough and the worker must be specially fitted for his position.

These are some of the reasons why Bell telephone service is the best in the world.

AMERICAN TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY AND ASSOCIATED COMPANIES

One Policy One System Universal Service